

Le Coloriste

Annuaire.

Journal d'enseignement du dessin, de la miniature,
 des émaux, de l'aquarelle, de la peinture sur verre, sur
 soie, etc., à l'usage des amateurs et professionnels.

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Prix de l'abonnement Un an, 15 frs.
 Six mois, 8 frs.

DESCLEE DE BROUWER
 diteurs, rue S. Sulpice, 30, Paris.

Soc. S. Augustin.

COMMISSION Fabrication française recommandée EXPORTATION
 aux Missions, Communautés et Commissionnaires exportateurs.

FABRIQUE DE PARCHEMINS ET VELINS
 pour l'aquarelle.
 l'enluminure, la miniature et le pastel
Peaux pour éventails
 TOUS FORMATS POUR LIVRES D'HEURES
 Imagerie et Canons d'autel
V^{VE} A. MERCIER, Rue du Sommerard, 1

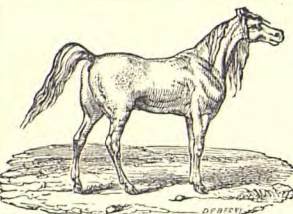
COURS de PEINTURE, d'AQUARELLE
de DESSIN de M^{lle} GEOFFROY
 MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS,
 6, Place de la Madeleine, PARIS.
 Centralisation de toutes fournitures d'articles à peindre
 et pour peindre, écrans, éventails, etc. Vente et loca-
 tions de modèles.

Tapisseries & Broderies.
 —*—
 Ouvrages de Dames, chiffres et festons pour trous-
 seaux, layettes.
Mademoiselle COMBES
 72^{bis} Rue Bonaparte, PARIS.
 Particulièrement recommandée à nos lectrices.

Diplômes de congrégations et autres.
 Encadrements en riche chromolithographie
 pour diplômes, règlements, tableaux d'honneur etc.
 S'adresser aux éditeurs du Coloriste.

NANCY (Meurthe-et-Moselle)
 Nous recommandons tout particulièrement à notre clientèle
 de cette région de se fournir pour tous les ARTICLES pour la
Peinture à l'huile, les Beaux-Arts, etc.
 à la Maison de **L'ARC-EN-CIEL,**
 15, Rue Raugraff,
Fournisseur des principaux Etablissements religieux.

PÂTISSERIE - CUISINE
 Nous recommandons particulièrement à notre clien-
 tèle de luxe de s'adresser en toute confiance pour les
 grands dîners, réceptions etc. à la Maison
BOISSET GRAFF
 15, Rue de Beaune, PARIS. Téléphone.
Fournisseur du clergé et du high-life.
 Spécialité de Timbales de Ramereaux aux olives.


CHEVAUX
ET VOITURES
 Location Pension
 Service
 de Grand Luxe
*à l'année, au mois,
 à la journée*
 Nous recommandons particulièrement à notre clien-
 tèle de luxe, de s'adresser en confiance à la Maison
E. BLOT pour tous services de chevaux et voitures
 42, Rue Legendre, PARIS. — TÉLÉPHONE.

SOUVENIRS DE PREMIÈRE COMMUNION
 en tous formats et divers degrés de
 richesse.
Souvenirs au trait pour l'Enluminure
SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN.
 Rue St-Sulpice, 30 Paris.


Installations Complètes
D'ÉCURIES & SELLERIES
 —*—*—*—*—
 Nous recommandons parti-
 culièrement à nos abonnés, aux
 maisons religieuses, la Maison
E. DUMAS, Fourn. du Clergé
 191, Faubourg St-Honoré, PARIS
*Pour tous les articles d'installations et de fournitures
 d'écuries. Plans et Devis sur demande. Prix courant
 illustré N° 2 adressé franco.*


MAISON BERVILLE
 FONDÉE EN 1833
 PARIS
 25, Chée d'Antin

CENTRALISATION
 des Fournitures
 pour tous les genres de
 DESSINS et de PEIN-
 TURES.

ENVOI FRANCO
 DE TOUS LES TARIFS.

<p>TARIFS</p> <p>H. La Peinture à l'huile. A. L'Aquarelle et la gouache. E. L'Enluminure et la Miniature. F. L'Etude du Fusain. F. Fac-similés de Fusains. D. Les divers genres de Dessins. C. Le Pastel. C. Divers cours d'Aquarelle. L. Librairie d'Art. Traités. T. La Peinture en imitation de tapisserie</p>	<p>TARIFS</p> <p>G. La Gravure à l'eau-forte. P. P. La Peinture sur porcelaine. O. L'Optique appliqué au des- sin. M. C. Matériel de campagne pour les Arts. M. Le Modelage. (La Peinture métallique sur velours F. A. { La Photographie. La Barbotine sans cuisson.</p>
--	--

LA REVUE DU NORD
 Directeur : ÉMILE BLÉMONT
 SOMMAIRE du N° des 1er et 15 Août 1896.

Renaissance septentrionale FERNAND LEFRANC.	L'Ecole Flamande au XVI siècle. F. DE MÉNIL.
Un tableau de Doncre GUSTAVE COLIN.	Deuil (Sonnet) EDMOND ROCHER.
A Marceline Desbordes-Valmore. PAUL VERLAINE.	Les Coquelicots (Poésie) G. BODEREAU.
Stances HENRI POTEZ.	Les Contes du cousin Zéphir ÉLOI D'ARMEVAL.
Poème M. G. LE COQ.	Tragédienne et grande dame H. CLAIRON.
Le Carillonneur de S. Siméon ERNEST LAUT.	A l'Amie perdue HENRI MALO.
(Nouvelle) ERNEST LAUT.	Un coin du Boulonnais J. FOURDINIER.
Champs d'avoine (Poésie) ÉMILE BLÉMONT.	Mouvement littéraire L'ABBÉ DE LIESSE.
Croquis rustique A. VALABRÈGUE.	Courrier artistique J. FOUQUIÈRES.
Les Fêtes de Douai F. L.	Echos du Nord MARTIN GAYANT.

ILLUSTRATIONS. — Dessin de CH. DESAVARY DUTILLEUX, d'après DONCRE.
 Champs d'avoine. E. ROCHER.

Rédaction et Administration, 30, Rue de Verneuil, PARIS.

LIVRES DE PRIÈRES POUR CADEAUX

ÉDITIONS DE GRAND LUXE IMPRIMÉES SUR PAPIER EXTRA, ORNÉES A CHAQUE PAGE DE TRÈS RICHES
 ENCADREMENTS EN OR ET EN COULEURS DE STYLE ANCIEN.

<p>FORMAT IN-16.</p> <p>[N° 277] Formulaire de Prières, — Relié en Maroquin du Levant. frs. 26-50.</p> <p>[N° 261] L'Imitation de Jésus-Christ, — Relié en Maroquin du levant frs. 23-50.</p> <p>[N° 254] Visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, — Relié en Maroquin du Levant frs. 17-50.</p>	<p>[N° 274] Le Livre de Mariage, — Relié en Maroquin du Levant. frs. 26-50.</p> <p>[N° 270] Exercices du Chemin de la Croix, — Relié en Maroquin frs. 9-00.</p> <p style="text-align: center;">FORMAT IN-24.</p> <p>[N° 130] Paroissien Romain.</p> <p>[N° 209] L'Imitation de Jésus-Christ.</p> <p>[N° 257] Visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge.</p>	<p>[N° 226] L'Imitation de la Très Ste Vierge. [N° 230] Introduction à la vie dévote. <i>Prix de chacun des livres ci-dessus :</i> Relié en Maroquin du Levant. frs. 18-00.</p> <p>[N° 364] Missel à l'usage des Fidèles, — Grand in-32 Jésus de 416 pages, avec riche encadre- ment sur fond teinté en or et 8 couleurs. Riche- ment relié en Maroquin frs. 30-00.</p> <p>[N° 266] Missel Enluminé à l'usage des Fidè- les, — Relié en chagrin 1er choix. frs. 11-50.</p>
--	--	---

Société S. Jean l'Évangéliste à **TOURNAI (Belgique)**. Succursales à **PARIS, LILLE, LYON.**

Le Coloriste Enlumineur.

L'Enluminure. — IX.

La faune de l'enlumineur (Suite).

AL'ABRI de leurs formes bestiales, l'artiste a pu exprimer ses sentiments en évitant les fers, la corde ou le fagot auxquels il n'eût pu se soustraire si sa censure et son blâme trop hardis se fussent étalés en clair sous les traits ressemblants des personnages qui y étaient visés.

A côté de cette faune toute spéciale, les artistes du XV^e siècle ont utilisé les animaux de la ferme : lapins, poules, canards, abeilles, etc., les paons, les grues, puis le lion, l'aigle, le tigre, les oiseaux de la plaine, les animaux des bois, le cerf, le daim, le faucon, les insectes du jardin, coléoptères, papillons, mouches, libellules, chenilles, cochenilles, voire les colimaçons, les coquillages, les crapauds et tous les animaux de petite taille qu'ils ont semés sur fond d'or au milieu des plus belles fleurs coupées dans le parterre (fig. 33).

Mais déjà la valeur de l'idée disparaissait devant la beauté de la touche.

Cette décoration ne possédait plus rien de symbolique, mais elle était poussée au plus haut degré de l'exactitude et de la perfection quant à l'exécution. Son caractère spiritualiste et religieux s'en était allé emportant tout le charme de l'inconnu et de l'au-delà ; elle ne se présentait plus que sous les auspices de sa luxuriante beauté. Il devenait inévitable qu'elle dût précéder et amener le style sensuel et païen que fit fleurir pendant

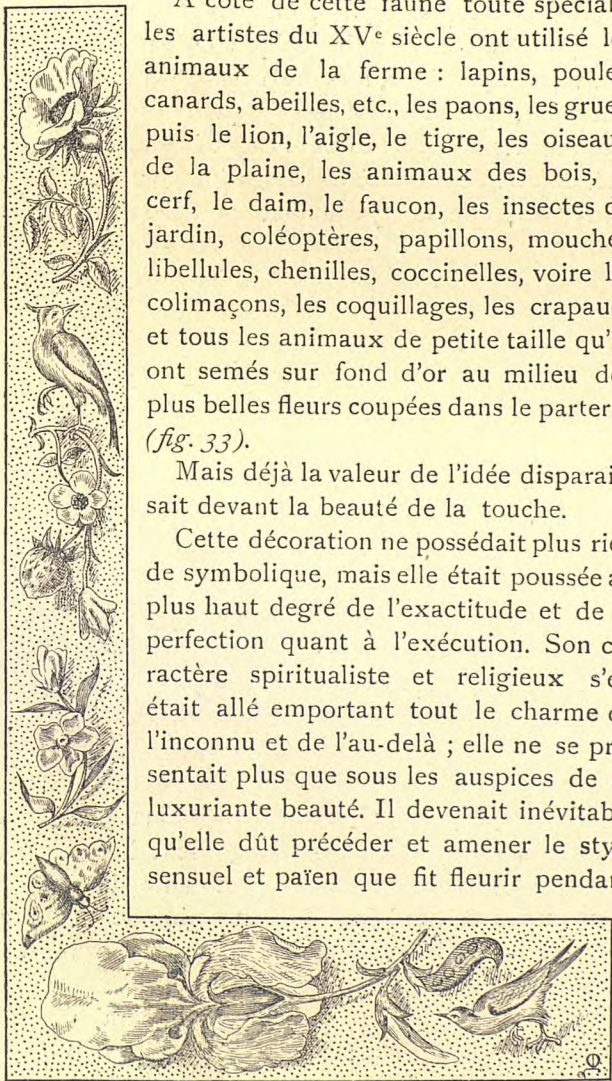


Fig. 33.

Bordure tirée d'un manuscrit de la fin du XV^e siècle. (Bibl. de l'Arsenal.)

un laps de temps, d'ailleurs fort restreint, la frivole Renaissance.

Puis les imprimés se dressèrent en face des manuscrits et ceux-ci se ressentirent immédiatement de ce voisinage. L'ornementation avec son caractère décoratif disparut. Les miniatures devinrent très nombreuses dans les uns comme dans les autres, et l'enluminure ornementale dont nos ancêtres avaient tiré un parti si expressif et si plein de charme, et qui, de tous temps, avait joué le principal rôle dans la décoration du livre, fut ravalée à l'état de simple accessoire.

Cependant le XVI^e siècle vit encore surgir une faune nouvelle, mais ce devait être la dernière, car il était difficile de tomber plus bas. Elle consista à donner des pieds de bouc et des cornes de jeune génisse à des figures humaines, hommes et femmes, qui servaient de cariatides monochromes à des portiques encadrant les grandes miniatures. Nous renonçons à donner des exemples. La belle enluminure s'éteignit du coup. Ces œuvres, par la banalité de leur conception, l'insignifiance de leur expression, l'abaissement de leur idéal, affligent l'artiste, malgré une grande aisance de dessin, et lui font amèrement regretter les intellectuelles et profondes compositions des époques antérieures.

ED. MARCHAND.

Ces derniers mots, que portaient plusieurs des dernières copies de notre cher collaborateur, attestent combien soudainement il nous a été ravi. Il laisse inachevés, non seulement cet article et le suivant, mais toute une œuvre de vulgarisation artistique qu'il avait entreprise avec une généreuse ardeur, et que la mort vient d'interrompre, brutalement, dirions-nous, si nous n'étions, comme lui, dominés par la soumission aux décrets de la Providence, dont nous voyons la main dans nos épreuves.

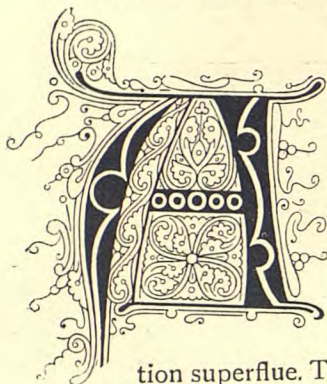
Reprendre la tâche si bien poursuivie par M. Marchand sera chose difficile. Cependant nous aurons à cœur de la soutenir dignement, en faisant appel à de nouveaux et distingués collaborateurs.

L'ÉDITEUR.

Comment on prend un Croquis.

Conseils pratiques (Suite.)

II.



AVANT de commencer à exposer les différentes manières de prendre un croquis, nous croyons utile de bien définir ce que c'est que le dessin.

Peut-être quelques-uns trouveront-ils cette définition superflue. Tout le monde a vu des dessins, et maintes fois l'on est resté sous le charme. Mais s'est-on bien rendu compte de la raison de ce charme et pourquoi tous les dessins, même bien faits, ne le répandent pas au même degré ? Quoi qu'il en soit, comme nous ne voulons rien omettre de ce qui peut instruire nos jeunes lecteurs, nous placerons ici sous leurs yeux la page que lui consacre M. Charles Blanc dans sa



Fig. I.

Croquis de M. Bougereau, pour son tableau : Le Christ consolateur.

Grammaire des Arts du dessin. C'est, à notre avis, l'une des définitions les mieux comprises et la plus magistralement exprimée.

« Qu'est-ce que le dessin ? Est-ce une pure imitation de la forme ? — Si cela était, le plus fidèle de tous les dessins serait le meilleur, et, dès lors, aucune copie

serait préférable à l'image fixée sur la plaque daguerrienne, ou calquée mécaniquement, ou dessinée par le diagraphes. Cependant, ni le diagraphes, ni le calque, ni l'instrument photographique, ne vous donnent un dessin comparable à celui qu'aurait tracé Léonard de Vinci, Raphaël ou Michel-Ange.

« Chose étonnante, et tout d'abord incompréhensible : l'imitation la plus exacte n'est pas, à tout prendre, la plus fidèle, et la machine en saisissant le réel, n'a pas toujours saisi le vrai.

« Pourquoi ? — Parce que le dessin n'est pas une simple imitation ; une copie mathématiquement conforme à l'original, une reproduction inerte, un pléonasme.

« Le dessin est un projet de l'esprit (fig. 1^{re}) comme l'indique si bien l'orthographe de nos pères qui écrivaient *dessein*. Tout dessin est l'expression d'une pensée ou d'un sentiment, et, par cela même, il est chargé de nous faire voir quelque chose de supérieur à la vérité apparente, lorsque celle-ci ne révèle aucun sentiment, aucune pensée. Mais quelle est cette vérité supérieure ? Elle est tantôt le caractère de l'objet dessiné, tantôt le caractère du dessinateur, et, dans le grand art, elle est justement ce qu'on nomme le style (1).

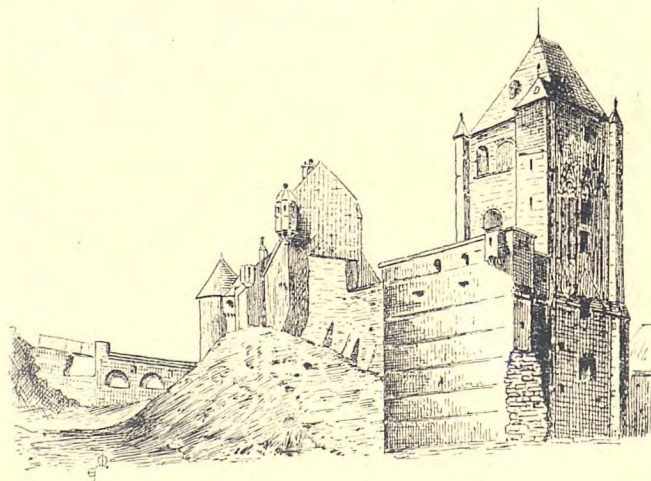


Fig. II.

« Avant d'aller plus loin, que signifient ces mots : le caractère d'un objet ? — Ils signifient le côté permanent de sa physionomie, la dominante des impressions qu'il peut produire. Or, l'ensemble des traits qui donnent aux objets leur caractère, ce n'est pas seulement l'œil qui le saisit, c'est la pensée.

« Il se peut que ces caractères ne paraissent pas clairement à la surface : le peintre alors les débrouille. Il se peut qu'ils soient altérés par quelques alliages :

1. — Plus loin, Ch. Blanc définit ainsi *le style* : « C'est la vérité agrandie, simplifiée, dégagée de tous les détails insignifiants, rendue à son essence originelle, à son aspect typique. Ce style par excellence, où, au lieu de reconnaître l'âme d'un artiste, on sent passer le souffle de l'âme universelle..... »

le peintre alors distingue entre les qualités intimes et les qualités étrangères. Il démêle la vérité primitive parmi les accidents qui sont venus la corrompre, il y ramène l'harmonie, l'unité. C'est dans ce sens que nous devons interpréter une parole que Taddeo Zuc-caro attribue à Raphaël : *Il faut peindre la nature non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être.....*

« Voyez ce rocher : il est abrupt, il est âpre, et cependant, si nous le regardions de près, nous y remarquerions peut-être des parties lisses, des passages adoucis et arrondis; mais ces traits exceptionnels n'empêchent pas que le rocher ne soit rugueux et sauvage ; et, pour le rendre plus sauvage encore et plus rugueux, le dessinateur va négliger ou atténuer, volontairement ou à son insu, telles formes accidentelles, tandis qu'il amplifiera, s'il le faut, les formes significatives et y insistera.

« De la sorte le dessin aura mis en relief le caractère de l'objet dessiné, et, bien supérieurement à l'œuvre d'une machine, il sera une œuvre d'art. » (fig. 2.)

En effet, la nature est un immense poème, très divers, très complexe, d'une profondeur insondable, où tout est harmonie et unité. Elle fournit au dessinateur les éléments les plus disparates dans lesquels son goût fait un choix, les formes les plus variées qu'il groupe et assemble ; il en dégage le caractère et en leur communiquant ses propres sentiments, il parvient à créer l'œuvre d'art. Ceci, c'est le but auquel ont atteint les maîtres et que doivent viser les commençants.

Aussi, dans les croquis qu'il prend sur nature, le jeune artiste devra-t-il s'efforcer de distinguer du premier coup d'œil cette vérité charmeresse supérieure à la forme que recèle le sujet qu'il veut représenter. Nous insistons sur ce point, car c'est le seul essentiel.

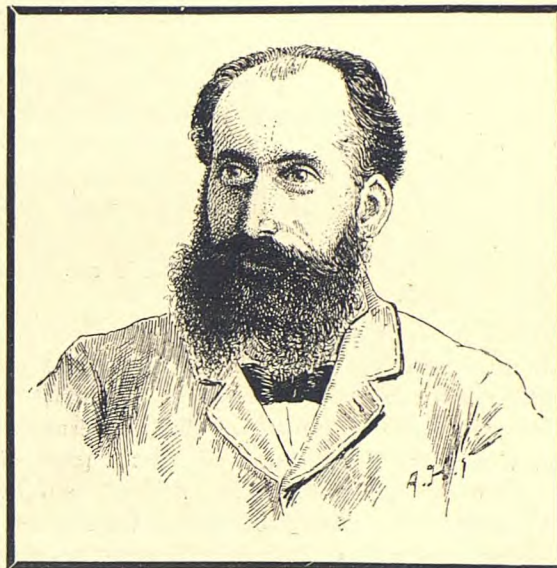
A quoi bon, en effet, couvrir des pages d'album de croquis sans nombre ; à quoi bon dessiner tout ce qui s'offre à sa vue, si l'on ne pénètre pas le sentiment des choses, si l'on n'essaye pas d'en dégager le type et de le mettre en plein relief ?

L'étranger qui feuillettera vos albums les fermera bientôt désappointé s'il n'y trouve que des traits, non des pensées.

Un croquis, on le voit, ne doit donc pas seulement être fidèle, il doit être expressif, et il le deviendra facilement sous votre crayon, dès que vous aurez senti l'esprit des choses, et saisi le caractère du sujet que vous désirez reproduire.

Ed. MARCHAND.

(A suivre.)



Portrait de M. Marchand.

LA mort est venue surprendre notre cher collaborateur M. Marchand, dont nous donnons le portrait en tête de cet article, bien peu de jours après qu'il eut écrit les lignes ci-dessus. C'est une perte qui sera sensible à nos abonnés comme à nous, car M. Marchand n'avait pu conquérir de nos lecteurs et lectrices qu'estime et sympathie.

Les excellentes relations qui s'étaient établies entre M. Marchand et la rédaction du *Coloriste-Enlumineur*, et la place qu'il a prise dans notre publication, nous font un devoir de retracer en quelques lignes la vie et les aptitudes de cet artiste, qui, dès sa prime jeunesse, se voua passionnément à l'art, cependant quasi oublié, de la belle enluminure.

Orphelin à l'âge de quatorze ans, M. Marchand, resté sans fortune avec deux sœurs plus jeunes que lui, fit ses études au petit séminaire de Versailles. Sa mère le destinait au sacerdoce, mais la mort de celle-ci vint changer la destinée du jeune homme, et son tuteur, l'abbé Codant, missionnaire apostolique, le fit entrer en apprentissage dans une maison de papeterie à Paris.

A cette époque, dans ses allées et venues, il entraît tantôt au musée de Cluny, tantôt au musée des Archives, et tirant son album de sa poche, il s'oubliait souvent à copier tel type d'écriture, telle bande marginale, telle lettrine aux gracieux entrelacs... Parfois le gardien venait lui frapper sur l'épaule, lui faisant observer que ce n'était pas jour d'étude et que, par conséquent, il ne pouvait le laisser copier. Alors il taillait son crayon et après avoir contemplé l'objet de son artistique convoitise, il sortait dans les jardins et cherchait à fixer sur le papier ce qu'il lui avait été permis d'admirer. Si ses souvenirs ne le servaient pas assez de prime abord, il retournait se charger les yeux et la mémoire des belles choses qui l'attiraient !

Aux Archives, les gardiens se défiaient de ce jeune homme de 16 à 18 ans et n'osaient lui confier tel de ces vieux manuscrits qui eût cependant fait toute sa joie ! Un jour, cependant, un bibliothécaire de *Sainte-Geneviève*, qui avait souvent remarqué le jeune copiste, lui permit d'emporter un volume et de le conserver du samedi au lundi matin. Le dimanche d'entre ces deux jours fit, comme il aimait à le

rappeler, époque dans sa jeunesse, tant il mit d'amour à copier ces œuvres du temps passé !

Quelques années après les événements de 1870, M. Marchand se mariait à sa cousine germaine, et déjà d'une santé un peu chancelante, venait, sur l'avis de son médecin, s'installer en Normandie et ouvrir à Dieppe un magasin de papeterie. Ses premières années furent un peu rudes, il fallait s'installer, se faire une clientèle. M. Marchand y travailla d'arrache pied. Ce ne fut qu'après 6 à 8 ans, qu'il put reprendre ses crayons et ses pinceaux.

L'artiste se révéla de nouveau, et M. Marchand se créa bientôt un nom comme peintre enlumineur et héraldiste. Il fit nombre de travaux importants, notamment un magnifique livre de prières pour le mariage du duc d'Orléans avec sa cousine la princesse Marguerite, volume de 110 pages, offrant autant de compositions différentes. Les princes d'Orléans possèdent, du reste, plusieurs œuvres de M. Marchand. La Protestation du comte de Paris et ses Instructions lorsqu'il quitta la France, furent très gentiment enluminées de sa main.

Notre regretté collaborateur était parvenu à s'assimiler de la manière la plus complète l'art de l'enluminure médiévale, et les compositions marginales dont il entourait le cadre de ses ouvrages calligraphiques rendaient toute la saveur et tout le style des plus beaux types anciens, tout en manifestant une vie intense et une allure personnelle.

En copiant avec ferveur le style ancien dont il savait, en homme de doctrine, apprécier la supériorité absolue, il était trop artiste pour ne pas puiser directement dans les réservoirs du *beau* qu'offre la nature, et il avait créé un genre à lui, très délicat, de reproduction de la flore vivante, genre plus réaliste que ne le comporte notre manière d'enviesager cet art, mais encore imprégné d'idéal.

On a vu dans les salons d'exposition, et notamment à la

société des miniaturistes, chez Georges Petit, de ses belles interprétations de la nature végétale dans un sens décoratif.

Il avait rêvé de franchir le pont qui sépare l'art tout conventionnel du passé d'avec l'art tout naturel du présent. Il mêlait parfois des bouquets de fleurs luxuriantes et un peu réalistiques aux rinceaux gothiques de ses compositions archaïques. Cette innovation hardie nous avait paru un peu risquée, et avec une bonne grâce bien méritoire il avait adopté pour ses travaux destinés au *Coloriste-Enlumineur* la doctrine plus sévère à laquelle nous nous sommes dévoués.

M. Marchand n'était pas seulement un virtuose, il était mieux et plus qu'un professionnel hors ligne, c'était un homme de science et de foi, et il adhérait de tout cœur au large programme dont s'est inspiré, dès le début, notre journal.

Nous étions ainsi unis de principes et de sentiments. Il avait entrepris, comme nos lecteurs l'ont vu, de développer dans nos colonnes un enseignement artistique complet largement conçu quoique spécialisé. Il était du reste un excellent écrivain. Ceux qui ont lu ses ouvrages et notamment ce charmant volume empreint de patriotisme, qu'il avait intitulé *La France aux Français*, ont pu apprécier qu'il savait aussi bien manier la plume que le pinceau.

M. Marchand avait laborieusement préparé pour notre publication un programme très méthodique. Dieu n'a pas permis qu'il l'exécutât. Il faut nous résigner devant cette volonté toute-puissante, qui a ravi du même coup un époux à son épouse, un père à ses enfants ! Puisse l'expression des regrets si profonds et si réels que nous manifestons ici, puisse ce sincère hommage qui témoigne combien notre cher collaborateur tenait de place dans le respect et l'affection de ceux qui l'ont connu, apporter quelques soulagements à ceux qui ont perdu en lui un si ferme appui, une affection si délicate et la meilleure part peut-être de leur bonheur !

Le Dessin héraldique.

1. On ne dessine pas des armoiries, comme tout autre objet de la nature, un chien, un arbre, etc. Il ne suffit pas de savoir dessiner et de posséder un tour de main habile, il importe encore d'avoir acquis préalablement des connaissances spéciales en blason, en archéologie et en art décoratif.

Pour le passé, c'est chose absolument indispensable ; pour le présent, on sera plus indulgent.

2. Le dessin héraldique, depuis deux cents ans, s'est immobilisé dans une espèce de routine. Il est temps qu'il en sorte et que les regards remontent plus haut, car le concept des armoiries fut totalement différent au moyen âge et à l'époque moderne ; d'un côté, c'est l'effet cherché et trouvé ; de l'autre, on ne vise qu'au détail, et alors l'effet est manqué.

3. Le dessin du moyen âge a ces trois qualités : il est *simple, accentué, vif en couleur*.

La simplicité ressort du choix même des figures, qui ne sont ni compliquées ni multipliées sans raison.

Une seule suffit généralement : alors on l'observe bien à distance, car elle est faite pour être vue de loin, par exemple sur un édifice, une tenture, une bannière. Deux, trois pièces constitueraient une surcharge et nuiraient gravement à l'ensemble, en produisant une confusion dans l'œil du spectateur.

L'accentuation résulte principalement des contours, franchement accusés, souvent même exagérés. Ainsi l'aigle éployée est pour ainsi dire déchiquetée ; le lion s'allonge et est amaigri. Évidemment, ce n'est pas la nature que l'artiste a copiée, mais il s'est efforcé, dans le but de produire un certain effet, d'idéaliser les êtres vivants en ne gardant de leur forme que ce qui est indispensable pour les faire reconnaître.

La vivacité, en matière de coloris, s'attaque aux couleurs franches et voyantes. La gamme est très restreinte, mais suffisante aux besoins. L'artiste procède par teintés plates, qu'il rehausse d'un trait bistre ou noir pour parfaire son dessin. En cela il se montre

décorateur intelligent, pour qui la sobriété devient une qualité maîtresse.

4. A l'époque moderne, au contraire, le blason se rapetisse ; pour le saisir, il importe de l'examiner de près, autrement les détails échapperaient. L'ensemble est sacrifié aux détails, minutieux, raffinés, prodigés.

A la simplicité a succédé la redondance ; les pièces sont multipliées à l'infini et, quand tous les quartiers sont exposés, l'œil s'embrouille et l'esprit hésite.

Le contour est amolli, non heurté : on s'évertue à reproduire plus ou moins scrupuleusement la nature, jusque dans la couleur, qui, au lieu de rester vibrante, s'atténue par des nuances qui n'ont même pas de nom technique : on se contente alors de dire *au naturel*.

Avec cet état de choses, l'art héraldique est en pleine décadence.

5. Si l'on s'avisait de trouver mon sentiment outré, par les regrets qu'il manifeste pour un passé qui a eu ses jours de gloire, je m'abriterais volontiers derrière l'autorité d'un maître, qui a laissé, en art et en archéologie, une réputation presque sans égale. Voici ce qu'a écrit Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire d'architecture* :

« Pendant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, les animaux héraldiques étaient figurés d'après certaines formes de convention qu'il est nécessaire de bien connaître, car ce n'est pas sans raison qu'elles avaient été adoptées. Les différentes figures qui couvrent l'écu étant destinées le plus souvent à être vues de loin, il fallait que leur forme fût très accentuée. Les artistes de ces époques l'avaient compris ; si les membres des animaux ne sont pas bien détachés, si leur mouvement n'est pas exagéré, si leur physionomie n'est pas parfaitement distincte, à une certaine distance ces figures perdent leur caractère particulier et ne présentent plus qu'une tache confuse. Depuis le XVI^e siècle, le dessin décoratif s'est amolli, et les figures héraldiques ont perdu ce caractère qui les faisait facilement reconnaître. On a voulu donner aux animaux une physionomie plus réelle, et, comme l'art héraldique est un art purement de convention, cette tentative était contraire à son principe. Il est donc d'une grande importance de se pénétrer des formes traditionnelles données aux animaux comme à toutes les autres figures, lorsqu'il s'agit de peindre des armoiries... On s'est écarté, dans

les derniers siècles, des formes qui n'avaient pas été adoptées sans cause... Dans tous les armoriaux imprimés depuis la Renaissance, ces types ont été chaque jour de plus en plus défigurés ; c'est tout au plus si dans les derniers ouvrages qui traitent de cette matière on trouve quelques vestiges d'un dessin qui n'eût pas dû souffrir d'altération, puisque les armoiries sont des signes dont le principal mérite est de perpétuer une tradition. C'est surtout dans les monuments du XIV^e siècle que nous chercherons ces types, car c'est pendant ce siècle que l'art héraldique adopta des figures dont les caractères bien tranchés furent reproduits sans modifications sensibles jusqu'au moment où les artistes, habitués à une imitation vulgaire de la nature, ne comprirent plus les lois fondamentales de la décoration appliquée aux monuments, aux meubles, aux armes, aux vêtements. » (*Dictionn. d'architecture*, t. I, p. 484.)

« Dès le XIII^e siècle, la décoration, peinte ou sculptée, admit dans les édifices un grand nombre de figures héraldiques, et les armoiries exercèrent une influence sur les artistes jusqu'au commencement du XVI^e siècle. La peinture monumentale n'emploie guère, pendant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, que les émaux héraldiques ; elle ne modèle pas ses ornements, mais comme dans le blason, les couche à plat en les redessinant par un trait noir. Les harmonies de la peinture héraldique se retrouvent partout pendant ces époques. » (*Ibid.*, p. 502.)

Ces idées si sages ont gagné du terrain, et, tout récemment encore, on y revenait à Toulouse, ce qui prouve qu'une évolution est prochaine dans la pratique de l'art héraldique. Puissent nos convictions hâter ce retour au beau et au vrai !

« Après le XVI^e siècle, le dessin des blasons s'alourdit, le trait est sans élégance, les figures d'animaux surtout perdent leur forme accentuée, leurs grands traits saillants, leurs membres détachés et leurs mouvements vigoureux ; elles n'ont plus ce caractère à la fois fantastique et vivant qui les faisait reconnaître à distance et que fait disparaître, loin de le remplacer, un effort pour se rapprocher des formes et des allures naturelles. » (*Bull. de la Soc. arch. du Midi*, 1894, p. 55.)

X. BARBIER DE MONTAULT.

L'Archéologie héraldique.

DEPUIS sa création par l'illustre Arcisse de Caumont, de 1825 à 1830, l'archéologie s'est étendue à toutes les branches de la science du passé : architecture, sculpture, peinture, ameublement, tissus, sigillographie, etc. On la retrouve partout, excepté en blason.

Les héraldistes ne sont pas rares, mais les héraldistes-archéologues sont loin d'être communs et encore n'ont-ils pas cherché à vulgariser leurs études spéciales. Ils s'en tiennent à la grammaire, qui, il faut l'avouer, est aussi correcte et complète que possible ; mais on ne va pas au delà, ce qui est insuffisant. Une

bonne description a certainement son mérite, mais combien sa valeur est doublée si on peut y ajouter une date précise et en donner la raison !

L'archéologie, grâce à une méthode rigoureuse d'investigation et à de patientes recherches, est arrivée assez promptement à une classification qui fait loi maintenant. Elle a tracé de grandes lignes dans l'histoire de l'art, déterminant le style, l'influence, l'origine, les transformations, le progrès et la décadence, en sorte qu'actuellement rien n'est plus facile que d'analyser, classer et dater un monument.

Malheureusement, l'art héraldique est singulièrement en retard sur ce point, et l'on ne paraît pas s'en être préoccupé. Les règles n'ont pas encore été fixées, et l'on reste dans l'incertitude absolue relativement aux principes essentiels. Il faut enfin quitter cette routine et se mettre résolument à l'œuvre, pour que le blason ne soit pas plus longtemps dans un état réel d'infériorité vis-à-vis des autres parties de la science archéologique.

Je fais appel en conséquence à la bonne volonté et à la compétence des amateurs : que chacun apporte sa part de matériaux, et quand les éléments réunis seront en nombre, on pourra alors essayer d'en tirer des déductions pour une classification générale. Je ne négligerai jamais ce côté spécial de la question dans la suite de ces études, que je voudrais sans lacunes.

Un blason peut se rencontrer sur un monument, une miniature, un tissu, etc. La date se déterminera alors par le style du monument, de la miniature, du tissu ; on ne se trompera pas, mais ce n'est pas assez. On doit pouvoir obtenir ce résultat par l'inspection même du blason.

Le blason a, en effet, ses caractères propres pour chaque époque. J'en citerai quelques exemples.

La forme de l'écusson varie suivant les siècles. Celui du XIII^e siècle, triangulaire ou ogivé, diffère totalement du type en accolade en vogue au XVII^e.

La fleur de lis a subi de nombreuses transformations ; gracieuse et élancée au moyen âge, elle est devenue lourde et épaisse sous la Restauration.

Le cartouche, à lui seul, indique nettement une époque : depuis le XVI^e siècle, où il a fait son apparition, jusqu'à nos jours il n'a cessé de changer de forme, tellement qu'on peut sans peine le qualifier en style Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

Ainsi pour tout le reste. L'ensemble est typique et aussi le détail.

Il faudra donc désormais ajouter cet élément d'information aux autres déjà acquis et, quand les règles auront été définitivement arrêtées, on pourra, dans la pratique, en face d'un blason, dire avec assurance : Il est de tel siècle, pour tel et tel motif.

X. BARBIER DE MONTAULT.

Nos Blancs.

Pl. VII. — *Menus*. — Voici deux menus conçus dans deux styles différents, le style sévère du XIII^e siècle et le style dégagé du XV^e siècle. Le premier se distingue par une certaine raideur de grande allure dans ses bandes rectilignes et ses rinceaux aux palmettes fleurdelisées. Dans l'autre le décor végétal se sépare de l'ornement géométrique et forme de riches bouquets à côté d'une solide bande dorée qu'interrompent des sortes de cartouches ornés de fins lacets.

Nous donnons aujourd'hui le trait seulement de ces deux menus, prochainement nous en donnerons une planche en couleurs. Dessins et aquarelles sont de M^{me} Stourza à Mi Clauseni (Roumanie), une de nos abonnées de la première heure.

Pl. VIII. — Avec les éléments de cette planche, nos lecteurs pourraient entreprendre de larges compositions pour de très grands encadrements.

Ces éléments sont de grande allure et d'un style très particulier, anglais d'origine et XV^e siècle comme époque. La partie spéciale de cette composition s'inspire de l'idée de cuirs découpés et enroulés à l'instar des lambrequins héraldiques. Il faut se figurer de longues bandes découpées en dentelures et en fleurons dans une peau très mince, dont chaque face donne une couleur différente, et en lamelles de cuir capricieusement et gracieusement enroulées ou flottant au vent. C'est là la genèse de jolis rinceaux qu'ont développés avec talent les habiles miniaturistes du XIV^e siècle et dont notre planche donne quelques beaux exemples.

Petites nouvelles.

M. Gauthier a entretenu l'assemblée du *Livre d'heures* du chancelier Nicolas de Granvelle, conservé, de nos jours, au British Museum. C'est en termes douloureux qu'il déplore la dispersion des riches galeries de peintures italiennes ou flamandes, des bronzes et des marbres antiques ou modernes, des manuscrits hors de pair, des reliures princières, des éditions rares, réunis par le chancelier de Granvelle et son fils le cardinal. Des héritiers à l'esprit vénal ont livré aux quatre vents les Léonard, les Titien, les André del Sarto, les Bronzino, les Pourbus, patiemment acquis par les Granvelle, et qu'il nous faut chercher aujourd'hui dans les collections publiques ou privées de l'Europe. M. Gauthier s'est mis résolument à l'œuvre. Il est en mesure de décrire le *Livre d'heures* du chancelier. Du texte, des initiales, des miniatures qui distinguent ce petit volume de 124 feuillets sur vélin, protégé par une reliure moderne couverte de velours avec coins et fermoir de vermeil, M. Gauthier a su parler avec compétence, avec détails, avec amour. C'est seulement en 1856 que le *Livre d'heures* de Granvelle est rentré au British Museum. On y remarque les cinq miniatures : *L'Annonciation*, *Bethsabée au bain*, *la Résurrection de Lazare*, *la Nativité de la Vierge* et *la Vierge aux sept douleurs*. Les millésimes de 1531 et 1532 sont inscrits sur deux d'entr'elles. Ils donnent une indication sur l'origine de ce volume. Thomas Moore, s'étant imposé d'écrire l'histoire de Byron, ne voulut rien omettre des moindres incidents de la vie de son modèle durant son séjour à Missolonghi. M. Gauthier ne fait pas autrement à l'égard des Granvelle. Souhaitons-lui courage et succès.

Au Salon des Champs-Élysées.



FIN de mieux atteindre le but de cette Revue, nous n'entreprendrons cette année nos lecteurs, en nos articles sur les deux grands salons parisiens, que des dessins, pastels, aquarelles et miniatures; et, pour ne pas perdre en de vains discours la place qui nous est départie, nous commencerons, sans plus tarder, à passer en revue les œuvres, de plus en plus nombreuses, de ces deux expositions.

Voyons tout d'abord les pastels.

Par sa fraîcheur et sa fragilité le pastel est excellemment le procédé artistique féminin, tout en ne manquant pas néanmoins de fermeté : le portrait de M. A... C... exposé par M^{lle} Yvonne Keszler nous en fournit la preuve. L'œuvre vaut d'être longuement regardée, et l'on s'étonne que le jury, chargé de la recevoir, ne l'ait pas pourvue d'un numéro, d'une note, qui lui épargne la mauvaise exposition de cette galerie entourant le jardin de la sculpture, où les œuvres, et notamment celles sous verre — comme c'est ici le cas — sont pour ainsi dire invisibles, tant elles sont à la merci de reflets fâcheux. Ce n'est point sans peine, grâce à ce détestable emplacement, que nous sommes parvenu à découvrir les multiples qualités de M^{lle} Yvonne Keszler. Avant tout, une intensité d'expression, de vie, qui, même pour ceux des spectateurs qui ne connaissent pas l'original, est le sûr garant d'une parfaite ressemblance; ensuite, un relief de modelé qui valut à la jeune artiste cette si juste remarque de la part de son maître Jules Lefebvre — peu prodigue de compliments — que devant le portrait de M. A... C..., un sculpteur pourrait pétrir un buste; enfin, une bonne variété d'exécution — la barbe surtout d'un trompe-l'œil saisissant — répond bien à l'amusante boutade d'un autre maître — Luc-Olivier Merson — qui répète souvent à ses élèves : « Arrangez-vous de manière que si l'on ramassait un morceau de vos dessins dans la rue on reconnaisse ce que c'est. » Il est évident que le passant qui viendrait à trouver l'une des fières moustaches blanches de M. A... C... n'aurait aucune hésitation. Mais poursuivons notre visite, bien que nous n'ayons pas la prétention d'avoir énuméré tous les dons artistiques de M^{lle} Yvonne Keszler. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que nous écrivons, ici-même, le nom de cette artiste et nous avons l'espoir de l'écrire bien souvent encore suivi d'un beau cortège d'adjectifs mérités.

A cause, précisément, de cette fraîcheur et de cette fragilité dont nous venons de parler, le pastel est tout indiqué pour les portraits d'enfants. M. Dantan — un maître peintre — nous en offre un particulièrement charmant de M^{lle} « Henriette Dantan », toute souriante sur sa grande chaise de bébé.

La petite blondinette qui a posé devant M. de Souza-Sinto, est ravissante par la délicatesse nacrée de son jeune épiderme et par l'expression de surprise de son joli minois : c'est bien intimidant, n'est-ce pas, mignonne demoiselle, de poser chez un peintre ?

Ce n'est plus une jeune pousse pleine d'espérance, mais c'est une fleur dans toute sa radieuse jeunesse que nous fait admirer M^{me} de Mirmont avec son portrait de M^{lle} de G..., adorablement séduisant de grâce et de distinction.

Près de l'âtre, de M. Brispot, qui nous montre une vieille femme se chauffant, met encore en évidence la douceur mystérieuse du pastel.

M^{lle} J. Houssay avec son portrait très doux, très suavement gris de M^{lle} Jane M... de C... — M^{lle} E. Denef avec un profil brun joliment étudié — M^{lle} M. Gattinger avec une scène d'intérieur pleine de charme intime, nous procurent, tour à tour, de délectables et raffinées jouissances.

Enfin, les paysages algériens de M. Rigollot nous indiquent que le pastel possède aussi toutes les richesses de la plus brillante palette.

Et, combien d'autres œuvres encore viennent démontrer que pour ceux qui s'y adonnent sérieusement le pastel n'est pas

seulement un moyen pour *faire joli*, mais aussi un procédé très pratique pour obtenir des effets très variés et très beaux.

C'est ainsi que le poète-paysagiste Pointelin utilise le pastel pour rendre la grandeur mystérieuse du soir. Il est juste d'ajouter que, grâce à son talent, le même artiste parvient, avec l'unique ressource de son fusain, à nous donner dans *Automne* une impression tout aussi intense et peut-être plus saisissante encore dans sa simplicité.

M. Levy-Dhurmer, un artiste d'une grande originalité, — ses *Mystères de Cérès*, d'un dessin très serré et très étrange, en font foi, — expose un bon portrait du poète Rodenbach. Le pâle et blond visage de l'auteur de *Bruges la Morte* se détache ou plutôt apparaît en vision sur un fond de la ville moyenâgeuse très suggestive à la mémoire de l'œuvre célèbre de l'écrivain le plus ravissantement mélancolique et précieux qui soit en notre morose fin de siècle.

Égayons-nous en regardant la jolie gamine qui se mire dans un coin de glace et que M. N. Biondi a alertement croquée au bout du pastel. L'artiste a donné ce titre à son œuvre : *La femme*. Vous devinez par là tout ce qu'il a voulu dire. Allons, soyons moins sévère que lui pour cette petite fille d'Ève et rappelez-nous que si la fillette minaudant dans son miroir dénonce la coquette future, la fillette jouant à la poupée — et c'est la même — fait espérer la maman de l'avenir.

La paresseuse de M. Sharp est une étude très sérieuse, l'Ève de M. Maxence une peinture admirablement décorative.

Un portrait, — portrait de femme de M. Feucht, — nous arrête et nous fait une fois de plus maudire le mauvais éclairage du grand hall. Qu'il y aurait de charme à contempler bien dans son jour et sans d'horripilants reflets ce visage féminin dont les yeux brillent d'un irrésistible regard, dont l'ovale pur du visage s'encadre de la belle sévérité d'opulents bandeaux noirs. Qu'il y aurait de plaisir pour l'œil à suivre, sans aucune gêne, les lignes pleines d'allure, de crânerie, de cette silhouette coquette, depuis la plume du grand chapeau fièrement campé sur la tête jusqu'aux souples et chaudes ondulations des fourrures et aux exagérations de coupe du mantelet à la mode. Quelles délectables et subtiles caresses pour la rétine qui serait, sans distraction aucune, impressionnée par les nuances de vieux rose et de vieux vert, par les nuances mortes dont M. Feucht possède le secret charmeur.

Un autre blond portrait de jeune fille, délicat, doux, tendre, un pastel enfin, un vrai pastel signé par M^{lle} Apchié.

De M. Letourneau un intérieur d'église : *La chapelle de la Vierge à Saint-Vincent de Paul* donnant au visiteur le désir de quitter le Palais de l'Industrie — où tant de divinités païennes convoitent son âme — pour s'aller recueillir, faire une naïve prière d'enfant en l'ombre silencieuse étoilée du doux tremblement des cierges.

Bébé tient sur ses genoux son poupard et, ravissante illusion enfantine, sous prétexte de le faire *déjeuner*, lui barbouille son visage de carton d'une cuillerée de soupe. Il fait cela avec un sérieux comique. Sans doute, en cet instant, de mirifiques histoires de becquée repassent en sa petite cervelle. En regardant l'amusant et habile pastel de M. Thomas, bien des contes de soupes nous revenaient aussi à la mémoire. Tous, filles ou garçons, en avons-nous logé des régiments dans la grande caserne de notre estomac d'oiselet; en avons-nous dévoré des brigands, englouti des monstres dans la caserne rose de notre bouche ! Oh ! l'ingéniosité éloquente et touchante des mamans pour faire manger à leurs mioches la bonne poupoupe qui fait grandir. Quel joli recueil à écrire sous ce titre : Contes pour manger la bouillie.

Sur ce souvenir de gourmandise enfantine passons aux aquarelles.

L'aquarelle est le plus rapide et le plus vivant procédé de peinture, l'aquarelle c'est la pochade, c'est-à-dire : un joli nuage qui passe dans un ciel, une ride qui à peine se marque sur une onde, une ligne de coteau, une silhouette de château, ou même,

tout simplement, un pan de mur, un vieux pignon, une branche d'arbre.

M^{lle} Élisabeth Sonrel, qui remporta l'année dernière une médaille avec un *Sommeil de la Vierge* que nous avons souvenance d'avoir loué ici-même, a de plus hautes vues et prétend à employer l'aquarelle à des œuvres d'une plus vaste envergure. Pour être tout à fait impartial empressons-nous de constater que, grâce à une extraordinaire habileté, M^{lle} Sonrel parvient à laver des aquarelles d'une étendue inaccoutumée; en cela elle ne mérite que des éloges, cependant, lorsqu'on regarde attentivement son œuvre — à première vue très séduisante — des faiblesses apparaissent. *Le Christ pleuré par les saintes femmes* est surprenant d'exécution; cela n'empêche point un manque de tenue. La composition est éparpillée. Les personnages sont totalement dépourvus de caractère religieux. Nous ne mettons point en doute les vertus des jeunes et jolies modèles de M^{lle} Sonrel, mais là, vraiment, leur interprète en fait trop facilement des anges et des saints. M^{lle} Sonrel, qui apprit à dessiner avec M. Jules Lefebvre, serait une bonne élève de M. Dubufe; son talent est friand. Il ne faut pas confondre suavité et gentillesse. Les vierges du moyen âge étaient suaves. Les petites modistes du XIX^e siècle ne sont que gentilles.

La ville de Durham (Angleterre) est une étonnante vue panoramique dont il faut louer l'auteur, M. Lockart.

Les aquarellistes sont nombreux: nous voudrions parler de tous ceux qui le méritent. Hélas! il faut nous hâter et terminer ce compte rendu, si incomplet qu'il soit, en parlant des miniaturistes.

Nous ne pouvons cependant passer sans nous arrêter devant quelques dessins qui demanderaient une longue halte; aussi, devant les belles sanguines de M. Poetzsch, un élève de M. L.-O. Merson, dont nous avons entendu souvent parler et dont nous sommes heureux de substituer ici le nom au numéro qui le désignait sur nos notes; devant l'admirable portrait du sculpteur St-Lerche, dessiné par M. Léandre, qui a mis dans son œuvre cette intensité, cette surabondance de vie qui font de lui un grand caricaturiste, un digne descendant de l'inoubliable Daumier; et, enfin, devant une délicate mine de plomb de M. C. Chevalier dont la ravissante tête de vieillard — un fin ivoire — rappelle, par la bonté du regard, par la grandeur du front, par la finesse de la bouche, par toute la pureté du profil cette admirable tête d'Erasmus de notre Louvre. Évidemment M. C. Chevalier n'est point Holbein, mais son dessin reste, quand même, une œuvre impressionnante de sincérité.

Nous voici chez les miniaturistes.

Saluons les œuvres de M^{lle} Renée de Mirmont. Un délicieux portrait de M^{lle} Bartet, de la Comédie Française, et un portrait de vieille dame en papillottes blanches, évocatrice des vieilles dames ravissantes du temps de nos grand' mères.

Le pinceau de M. Fernand Paillet est si prodigieusement léger et méticuleux, que nous ne voulions point croire notre catalogue quand il nous apprit qu'une main masculine le conduisait. Devant les huit miniatures exposées nous sommes resté en extase sans trouver des mots pour exprimer notre admiration. Mais nous garderons longtemps le souvenir de ces miniatures, notamment de cette violoniste dont les mains surtout sont merveilleuses. La miniature lorsqu'elle atteint cette perfection dans l'infiniment petit, fait penser à ces minuscules bibelots que les Japonais sculptent dans l'ivoire, qui s'emboîtent les uns dans les autres, dont la préciosité, pour ainsi dire fantastique, fait frémir. Et notez que chez M. Paillet, comme chez les Japonais, la minutie du détail, la perfection de l'exécution tout à la louange de l'artisan ne nuisent en rien aux qualités d'expression et d'ensemble qui sont à la gloire de l'artiste.

M^{me} Debillemont demeure une incomparable miniaturiste. Elle a l'habileté, le savoir, la grâce. Elle est charmante, elle est irrésistible.

Et M^{me} Marie Garnier, et M^{me} Marguerite Matosès et M^{lle} Noémie Schmitt, dont la femme blonde portant des lilas est si simple, si fragile, la patricienne en robe rouge si magnifique de

fiereté et dont les étoffes sont admirables autant que certain collier dont les perles, grosses comme la tête d'une épingle, incite au vol les amateurs de bijoux.

A côté de celles-là et de tant d'autres encore M^{lles} Cochet et Poly ont mérite à se faire regarder. Les miniatures de cette dernière sont exécutées simplement. Un gentillet petit mousse nous a plus particulièrement arrêté, l'expression bien vivante nous garantissant la ressemblance du modèle. Quant à M^{lle} Cochet elle a été bien inspirée par la fragile beauté d'une danseuse qui a fait dire et écrire bien des inutilités depuis deux mois et dont elle a éclairci d'or les célèbres bandeaux noirs.

Pour M. Maurice Heyman il peint aussi librement un portrait dans l'exigüité d'une plaque d'ivoire que n'importe quel portrait de talent le ferait sur une grande toile. Et non seulement son personnage, largement exécuté, est à l'aise dans son cadre restreint, mais tout autour de lui les instruments habituels de sa profession trouvent facilement place; tel, par exemple, ce portrait de docteur dans son laboratoire. L'attention du savant tout à son expérience est simplement et remarquablement rendue.

L'on est naturellement tenté de croire que la minutie de la miniature doive mal se prêter à une œuvre d'une conception un peu vaste. Il semble que la préoccupation de l'exécution soit, sinon un empêchement sérieux, du moins une entrave fâcheuse à l'éclosion de la pensée: il n'en est rien, lorsque l'artiste est réellement un artiste, c'est-à-dire quand il ne voit dans le savoir de l'artisan qu'un instrument servilement esclave de l'idée. M. G.-H. Levadé nous semble devoir partager cette manière de voir. En tout cas nous sommes certain de son talent. « On mange selon sa bourse », nous dit le peintre, et en trois miniatures groupées dans un même cadre, il nous le démontre, avec infiniment d'esprit, une pointe de philosophie et aussi un brin de poésie. Voici le festin du riche avec, au milieu de tout son luxe de lingerie fine, de cristallerie tintante, de porcelaine transparente et d'argenterie massive, les mets recherchés fort décorativement montés. L'autel est dressé sur un fond de belle tapisserie, et l'on devine la salle à manger magnifique: les grands bahuts sculptés, la haute cheminée ancienne aux chenets géants, le lustre de ferronnerie rare, les vieilles faïences.

Voilà la table bourgeoise, de la bourgeoisie honnête, bonne enfant et bonne ménagère, non point de la bourgeoisie corrompue, jalouse et grimacière des grands. La nappe blanche est égayée de dessins de couleur. Les verres sont peu nombreux et le pâté doré, d'une solide architecture, dégage un chaud parfum.

Voici enfin le repas du pauvre. Sur un coin de table sans nappe: un croûton de pain, un fond de litre, deux sous de brie dans un morceau de papier. De quoi se nourrir. Mais attendez: il y a du dessert pourtant et même du dessert de gourmet, tel que beaucoup de palais ne sauraient en goûter la saveur. C'est près d'un livre un petit bouquet de violette dans un vieux verre. Avec cela le pain est moins dur, et le fromage sent moins fort. Nourriture intellectuelle. On mange selon sa bourse et aussi selon son cerveau, n'est-ce pas, M. Levadé?

Quelques réflexions nous viennent au bout de la plume: qu'il nous soit permis de les jeter rapidement ici. On reproche à la peinture moderne de tomber dans la littérature. C'est en effet, chez elle, une tendance indéniable et qui n'est peut-être pas sans présenter quelque danger: chacun son métier... Qui trop embrasse... qui veut trop prouver... toute la sagesse des nations vient à l'aide de ceux qui prétendent que pour qu'un tableau soit un bon tableau il suffit d'y mettre un sentiment, non une idée. L'avenir prononcera. En attendant beaucoup de nouveaux viendront encore qui ne se contenteront pas de peindre un sentiment sur une toile et tâcheront d'y écrire une idée. M. Levadé, lui, a eu une idée et l'a rendue avec sentiment. Est-ce le mot de la fin? Ce sera le nôtre, en tout cas, pour aujourd'hui, quand nous aurons réparé une omission en signalant deux émaux d'une belle couleur et d'un heureux arrangement: « Une sainte Cécile » de M^{lle} Marguerite Louvet et un « Sully » de M^{lle} Lucie Mansuy.

LOUIS DE LUTÈCE.

Fournitures générales pour les Beaux-arts, Matériel, etc.

LIBRAIRIE & ESTAMPES ANCIENNES

Louis BIHN

FONDATEUR ET DIRECTEUR DU JOURNAL
"La Curiosité Universelle"

69, Rue de Richelieu, et 1, Rue Rameau

— ○ PARIS ○ —

Gravures du XVIII^e Siècle, en noir et en couleur
des Écoles Française & Anglaise
PORTRAITS RUSSES & AMÉRICAINS

Case à louer.

**Missel de Première Communion,
de Confirmation et de Mariage,**
par M^{de} C. MERMET.

Le texte de ce Missel est imprimé en gothique, les encadrements des pages sont dessinés aux traits et destinés à être peints; il contient 115 pages de texte, 2 miniatures hors texte, un grand nombre de lettres ornées. Prix : 20 fr. sur papier vergé; 25 fr. sur papier de Hollande; 50 fr. sur papier Japon.

M^{de} MERMET vient de publier un petit volume de maximes puisées dans les Livres saints et les Pères de l'Église; il contient 54 pages, toutes ornées de dessins différents et originaux destinés à être peints. Prix : 7,50 sur papier fort; 20 fr. sur Japon de première force. — Modèles peints en location.

PARIS, 13, Rue de Belzunce, 13, PARIS

Case à louer.

Case à louer.

RELIURE, DORURE.

Nous recommandons particulièrement à nos abonnés de s'adresser en confiance pour tous travaux de reliure de bibliothèque et d'amateurs — Reliure de Musique, montage sur onglets pour albums — Col-lage de cartes et affiches sur toile, à

La Maison MEHEUT fils
169, Avenue Victor Hugo, Paris.

Monsieur Meheut se tient à la disposition des personnes qui ont besoin de renseignements sur la reliure et se rend à domicile.

DANGLETERRE

Doreur-Encadreur

42, Rue de Seine, PARIS.

Spécialement recommandé à nos abonnés
& Etablissements religieux. (PRIX SPÉCIAUX)

Diplôme d'honneur,

1^{re} Communion, Mariage, etc, etc.

Création de Pares & Jardins

Nous recommandons tout spécialement à nos abonnés, aux établissements religieux de s'adresser en confiance à Monsieur

Eug. TOURET

ARCHITECTE PAYSAGISTE,
CHEVALIER DU MÉRITE AGRICOLE.

Pour tous travaux rustiques, rochers, rivières, ponts, grottes, etc. Terrassements et plantations pour tous pays.

108, Rue de Longchamp, PARIS Passy.

Mardi de 10 heures à midi.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN.

**ALMANACH CATHOLIQUE
POUR 1896.**

Un volume grand in-4^o illustré.

Edition ordinaire Prix: fr. 1-00

Edition de luxe ornée de 3 grandes chromolithographies . . » » 3-00

Edition de grand luxe ornée de 5 grandes chromolithographies » » 5-00

Service Médical.

MALADIES MUSCULAIRES ET ARTICULAIRES
NERVEUSES ET DE L'APPAREIL DIGESTIF

MASSAGE MÉDICAL

E. DANIAUD

professeur et chef de clinique à l'école de massage de Paris
Enseignement supérieur libre (décision du 26 Mars 1895)
Membre du conseil scientifique
de l'Institut magnétique de France.

75, AVENUE NIEL, PARIS. — de 1 h. à 2 heures.

**MENUS ARTISTIQUES
et cartes de convives.**

Demander le prospectus specimen
à la SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN,
Rue St-Sulpice, 30, PARIS.

SPÉCIALITÉS DE LA MAISON CAUMONT
PARFUMEUR-CHIMISTE. — Fournisseur B^{te} des
Cours d'Angleterre, de Russie et du High-life

Lotion Caumont contre la chute des cheveux et les pellicules, Prix 6 frs.

Le Rétrospectif nouveau Réactif Caumont rendant aux cheveux et à la barbe leur nuance primitive (4 nuances) prix 5 frs.

Spécialement pour nos abonnés de Province, franco de port et aux correspondants à Paris pour l'étranger.

L. GALLERY DE LA TREMBLAYE
Gendre et Successeur 15, Rue du Cherche Midi, Paris.
Maison fondée en 1852.

" LA MODERNE "

Pharmacie P. A. Petithuguenin

72, Rue de Rennes, PARIS.

Spécialement recommandée à notre clientèle de luxe, aux Établissements religieux, Missions, pour les achats de Produits Pharmaceutiques à des prix exceptionnels de bon marché.

PHARMACIE PORTATIVE

pour Châteaux, Missions, Collèges et Infirmeries.

Extrait du catalogue général sur demande.

Prix spéciaux pour le clergé.

**HYDROTHÉRAPIE,
Institut FLEURY PASCAL**

6 et 8, rue Delaroche Passy-Paris

INTERNAT ET EXTERNAT

DOUCHES CHAUDES ET FROIDES
GARDÉS-MALADE, RELIGIEUSES ET LAÏQUES.

PRÉPARATION

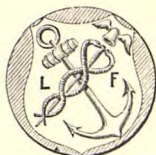
pour peinture sur soie, satin etc.

S'adresser à la Direction du Coloriste,
30, Rue St-Sulpice, Paris.

LEFRANC & C^{IE} PARIS

Exposition Universelle 1889. — DEUX GRANDS PRIX

COULEURS EXTRAFINES
en tubes moites pour l'Aquarelle, la Gouache,
la Miniature et l'Enluminure



COULEURS EXTRAFINES
pour la Peinture à l'huile
Couleurs et Vernis de J. G. VIBERT
Couleurs à l'Encaustique

BOITE DE L'ENLUMINEUR

PASTELS FIXES — TOILES A PEINDRE — PANNEAUX PIERRES A ENLUMINER
ORS ET BRONZES DE TOUTES COULEURS ENCRE DE CHINE LIQUIDE
ENCRE SPECIALE POUR ENLUMINURE
MATERIEL D'ARTISTE, DE CAMPAGNE ET D'ATELIER BROSSES ET PINCEAUX.
FRANCE — Dépôt chez tous les Marchands de Couleurs — ÉTRANGER.

LE LIVRE DE FAMILLE



L'EST-CE qu'un *Livre de Famille*?

Nos pères appelaient *Livre de Famille* ou de *Raison*, le livre où ils écrivaient au jour le jour les annales de la famille; c'était la chronique, le mémorial du foyer domestique où ils tenaient note des faits intéressants leur famille, des événements auxquels elle avait été mêlée ou dont ses membres avaient été témoins, aussi bien que de l'état civil et religieux des personnes qui en faisaient partie : naissances, mariages, décès, généalogie des aïeux, etc. Une partie aussi était consacrée au patrimoine, aux affaires d'administration, aux biens, aux acquisitions, au ménage en un mot. Le tout accompagné des réflexions que les faits pouvaient suggérer, et souvent de conseils, d'exhortations et d'indications utiles aux enfants, qui se transmettaient d'âge en âge les traditions domestiques.

Pour donner aux familles soucieuses de leurs traditions le moyen de revenir à ce bel usage que nous exposons d'après les écrits d'un éminent écrivain, M. de Ribbe, la Société de St-Augustin a publié un *Livre de Famille* conforme au type que nous venons de décrire.

Ce registre de feuillets encadrés avec art et richement décoré, en grand format in-4°, comprend cinq luxueux *Fascicules*. Chaque fascicule s'ouvre par un riche frontispice enluminé et historié.

LE PREMIER FASCICULE contient le *Calendrier à éphémérides* de famille, où l'on inscrit les dates mémorables dont l'ensemble résume l'histoire de la maison, et ne laisse pas oublier les fêtes patronales ni les anniversaires joyeux ou tristes. Une feuille pour chaque mois.

LE SECOND FASCICULE est consacré aux *Actes religieux et civils* de tous les membres de la famille : mariages, naissances, baptêmes, premières communions, confirmations, etc... Des pages gracieusement encadrées et ornées de gravures sont affectées à chacune de ces solennités. — Des écussons attendent les portraits ou les armoiries, ou les chiffres du père et de la mère. — Les serviteurs ont aussi leur place lorsqu'il y a lieu.

LE TROISIÈME FASCICULE est consacré à la *généalogie*. Outre l'intérêt qui s'attache au souvenir de ceux à qui nous devons l'existence, les documents sur notre origine nous sont parfois nécessaires. Il y a un tableau pour la *généalogie ascendante*. Quant à la *généalogie descendante*, qui se développe d'une manière variable pour chaque famille, chacun la dressera comme il voudra dans les pages réservées à cet effet. Des feuillets sont réservés aussi aux biographies ou notices d'ancêtres.

LE QUATRIÈME FASCICULE est consacré aux *défunts*. Les tables nécrologiques y sont nombreuses, car la famille d'outre-tombe s'agrandit d'année en année. Un gracieux album de portraits, où chaque photographie trouve sa place dans un bel encadrement de style, complète ces deux parties.

Ces différents Fascicules servent, pour ainsi dire, de préambule au CINQUIÈME et au plus important, qui sera proprement dit, le *Livre de Raison* qui doit contenir l'histoire de la famille comme nous l'exposons plus haut; il peut contenir aussi tout ce qui est relatif au patrimoine, etc.

PRIX en FEUILLES : sur beau papier teinté 30 frs; sur papier du Japon, 50 frs.

FEUILLES SUPPLÉMENTAIRES (*facultatives*).

FASCICULE I. — Album pour portraits.
Frontispice.
10 feuilles.

FASCICULE II. — Armorial.
Frontispice.
4 feuilles en blanc

PRIX en FEUILLES : sur beau papier teinté, 8 frs; sur papier du Japon, 12 frs.

Les feuilles en blanc, ainsi que les autres pages dont on désirerait des exemplaires supplémentaires, sont fournies à part, au gré du client, aux conditions suivantes :

Frontispices. — 2 frs. l'un. — PAGES SUPPLÉMENTAIRES — 1 fr. les 4 feuilles en 1 couleur; 1-50 en 2 couleurs; 2 frs. en 3 couleurs.

Livré dans un écrin spécialement fait pour lui, le *Livre de Famille* constitue un joli cadeau dont le luxe peut varier au gré de l'acheteur.

Écrin en imitation cuir, avec titre en or : 10 frs; Écrin en percaline, plaque or et noir : 15 frs; Écrin riche en cuir, mosaïque plaque or : 30 frs.

15/246